LETTRE
D'VN GENTIL-HOMME CATHOLIQVE FRANCOIS à Mesſieurs de la Sorbone de Paris.

Sur la nouuelle victoire obtenue par le Roy de Nauarre contre Monſieur de Ioyeuſe, à Coutras le Mardy vingtieſme d'Octobre, 1587.



Imprimé nouuellement.



LETTRE D'VN GENTILHOMME CATHOLIQVE FRANçois, a Messieurs de la Sorbonne de Paris, sur la nouuelle victoire obtenue par le Roy de Nauarre, contre Monsieur de Ioyeuse, à Coutras le Mardy vingt-iesme d'Octobre, 1587.



MESSIEVRS, Ie ne sçay point à mon auis, le premier qui vous rapportera la deplorable nouuelle de la mort de Monsieur de Ioyeuse, & de la desfaite de toute son armee: par consequẽt i'auray occasion de me resiouir que ie n'auray point esté l'auteur de vostre tristesse, mais ie ne veux pas laisser à m'aquiter de mõ deuoir, ny estre le dernier de ceux qui vous diront leur auis d'vn accident si estrange, afin que ie vous tesmoigne qu'en mõ particulier ie me resens de ceste calamité publique, non pas pour desesperer de ce que ceste funeste iournee nous a laissé de reste, mais afin de recercher les plus solides esperances que nous en pouuõs & deuons conceuoir pour enfanter le repos de ce

miſerable Royaume. Et d'autãt que vous eſtes la plus ſeignalée cõpagnie ou le principal poĩt de l'eſtat, aſſauoir la Religion, ſe traicte, Ie m'adreſſe principalement à vous, afin que vous iugiez de mõ zele, & que, s'il s'en peut tirer quel que profit, vous en faciez part à ceux qui vous tendent tous les iours l'oreille pour l'intelligẽce de leur ſalut, & que ce ſoit le fondement ou nos ruines ſe puiſſent rebaſtir au cõmun ſoulagement du peuple, & à la deſcharge de vos cõſciences. Mais deuant que venir à ces remedes ie vous deſcouuriray les nouuelles playes que nous auons receu en la iournée de Coutras le 20. de ce moys par le Roy de Nauarre, aſſiſté de Meſſeigneurs le Prince de Condé, le Conte de Soiſſons, Meſſieurs de Turenne, de la Trimouille, & autres ſeigneurs & gẽtilshõmes de leur party. Ledit Sieur Roy eſtant de retour de Mõſoreau, où il y auoit heureuſemẽt ſeiourné l'épace de quinze iours ou enuirõ, apres les deſfaites des cõpagnies de feu Mõſieur de Ioyeuſe, & du Marquis de Renel cõme ils ſe retiroiẽt de leur voyage de Poictou, & ayant pris par la cõduite de mõdit Sieur de Turenne le riche bagage de Monſieur de Mercœur au pres de Saumeur venãt de ſon gouuernemẽt de Bretaigne pour ioindre ſon beau frere ledit Sieur de Ioyeuſe, qui eſtoit encore pour lors en la ville de Tours, & outre cela recueilli mondit Seigneur Cõte de Soiſſons auec toutes ſes troupes: apres

dis-ie que ledit Sieur Roy fust de retour, & qu'il eust conduit son armee en Sainctonge, il print deux pieces de canõ à la Rochelle, & en fin se delibera de s'acheminer en Gascõgne, tãt pour se rẽforcer de troupes, que pour aller ioĩdre son armee estrangere par le bord des prouinces qui luy sont fauorables. Et dautant que cõme vous sçauez c'estoit la seule chose que le Roy craignoit le plus, il dõna charge à mondit Sieur de Ioyeuse de luy empescher ce dessein par toutes les voyes qu'il luy seroit possible, iusques a n'espergner point l'extremité du cõbat, si tous autres expediẽs luy defailloyẽt. Ce qu'il entreprint, & pour cest effet s'achemina auec les troupes qu'il auoit auparauãt, & celles que sa Majesté luy acorda de nouueau pour le fortifier dauãtage, & luy faire moins craindre celles que le Roy de Nauarre emmenoit. Le suiet de ceste entreprise cõsistoit au passage des riuieres de la Droune & de l'Isle & celuy qui auroit esté plus diligent à s'en saisir deuoit faire la loy au plus paresseux. A raison dequoy, mondit Sieur de Ioyeuse apres auoir quelques iours talonné & costoyé l'armée du Roy de Nauarre, en fin s'auance vers la Roche-Chalays en intention, suyuant le bon aduis que luy donna Monsieur le Mareschal de Matignõ, de s'ẽparer de Coutras, qui estoit la plus importante place à cause de sa situation fauorable pour le passage de la Droune. Mais il y perdist son temps, à cause

que ſur le point que ſes cheuaux legers y furent arriuez,&y prenoyent deſia leur logis,ceux du Roy de Nauarre s'y rēcontrerent les plus forts & s'en rēdirēt les maiſtres leLundy au ſoir dix-neufieſme de ce mois. Ainſi outre la diligence duditSieur Roy, qui eſt la partie plusneceſſaire aux executiōs de la guerre,& celle qui luy a fait gaigner beaucoup de reputatiō parmy les ſiēs, ſa force fuſtpreiudiciable audit ſieur deIoyeuſe Et neātmoins pour le deſir qu'il auoit de rēdre tous les deuoirs d'obeyſſance aux commande-mens de ſon Maiſtre, & penſant que le Roy de Nauarre enfermé des deux riuieres ſeroit facilement vaincu ,il ſe reſolu le iour enſuyuant de le combatre, & à ces fins donne à ſon armée le rendeuous entre la Roche-Chalays & Coutras ou il ſe trouua de grād matin,&print à loyſir& ſans aucū empeſchemēt destroupes duditSieur Roy, ſa place de bataille à demy lieue de Coutras auſsi auantageuſemēt qu'il eſtoit poſsible. Ledit Sieur Roy, à ce qu'ō m'a dict,en ayāt receu le premier aduertiſſemēt d'aſſez bō matin, attēdit le ſecōd,voire le tiers deuāt que s'en eſmouuoir, combien qu'il ne feit pas moindre ſemblāt d'auoir enuie de combatre que les noſtres. Et de fait il nous en auoit preſenté les occaſiōs par deux diuerſes fois quelques iours au parauant, mais nous ne nous trouuaſmes point encore en nos aduātages. Toutesfois auſsi toſt que cesdiuers rapports eurēt aſſeuré ledit ſieur

Roy, il monte à cheual & partãt de Coutras, va au deuant duditSieur de Ioyeuſe, met sõ armée en bataille, & cependant commãde au Sieur de Clermont maiſtre de ſon Artillerie, de la paſſer de ſon coſté de la riuiere, ce qu'il n'auoit peu faire le iour auparauãt, & l'ayãt fait conduire à ſa teſte, il la diſpoſa de telle façõ que ſans incõmoder ni les vns ni les autres des ſiẽs, elle ioua fort à propos enuiron les huict heures dans le premier eſcadrõ de noz gens de cheual de huit ou neuf volée, qui nous emporterent beaucoup deGentils-hommes, & firent prendre reſolution au demeurant d'aller pluſtoſt à la charge que mourir miſerablement ſansrendre aucũ combat. Ainſi enuiron les neuf heures, noſtre caualerie legere dõna auec quatre cẽs cheuaux dans celle du Roy de Nauarre, laquelle apres quelque combat fut en fin eſbranſlee, & les noſtres ſe firent iour. Le reſte de l'armée dudit Sieur Roy eſtoit de quatre bataillons carrez, dõt celuy de Monſieur de Tureine fuſt effleuré par le Sieur de Lauerdin: les trois autres, ou eſtoyent les troisPrinces du ſang, virent tout ce choc de pied ferme, & ſoudaĩ apres, le Sieur de Ioyeuſe alla furieuſement à la charge pour la meſlée generale, à laquelle ces trois Princes chacun à la teſte de ſon eſcadron, vindrent au pas&au trot ſeulemẽt, auſſi ſerrez& en ſi belle aſſeurance que i'aye iamaisveu marcher gẽs de guerre. Cõme on fut aux mains les noſtres tour

nerēt soudainemēt le dos, soit pource que les lāces firēt de l'ēpéchemēt en l'estroit de la mesl lée, soit que nous fussions receuz assez rudemēt. En fin le cōbat fut si aspre & si viollēt que il en fut de moindre durée, & comme les armes sont iournalieres, l'entiere victoire en demeura au Roy de Nauarre. Et c'est chose esmer ueillable qu'à dix heures il ne se trouua aucun des nostres qui rēdist cōbat, ni qui méme parust sur le champ, lequel demeura couuert de noz morts en grand nombre, & biē seignalé. Ceux qui eschaperent l'extremité des armes, ou s'enfuirent honteusement, ou tomberent entre les mains de leurs ennemis, les vns blecez les autres non sans que toutesfois il s'en soit perdu, en vne si remarquable desfaicte, que bien peu du costé dudit Sieur Roy de Nauarre, ny mesmes pas vn de marque, ny de commandemēt. Mais des nostres tous les Chefs sont ou blessez, ou morts, ou prins: outre Monsieur de Ioyeuse General, dont la perte seule seroit suffisante pour nous faire gemir à bon escient, comme celle qui porte vn grād coup à nos affaires tels que nous les auons veus disposez & remis par le Roy à la cōduicte de sa fortune. Toutesfois elle est comblee d'vne infinité d'autres pertes que nous y auōs fait, afin qu'il nous reste moins dequoy nous ayder à nous releuer d'vne si miserable cheute. Ie vous nōmeray les plus nota bles de ceux qui sont morts, dōt i'ay memoire,

afin que les vous representant vous puissiez mieux cõtempler ce malheur, qui ne sera peut estre q̃ le chemin à beaucoup d'autres ou nous courons, si Dieu ne nous retient. Entre nos morts donc, outre ledit Sieur de Ioyeuse, sont le Sieur de sainctSauueur son frere, le Sieur de Bressay qui portoit la cornette blãche, le Sieur de Roussay puisné de Pienne guidõ dudit sieur de Ioyeuse, les Contes de la Suze, de Gouuelo, d'Aubigeou, le Sieur de Fumel, le Sieur de Neufuy de Perigord laisné, le fils du Sieur de Rochefort Croisette, le Sieur de Gurat cornette de Maurnont, le Sieur de sainctFort guydon du Sieur de sainct Luc, le Sieur de Vaux Lieutenant du Sieur de Bellegarde, l'Enseigne du Sieur de Mõtigny, Tiercelin maistre de camp, le Chenet son premier Cappitaine, la Vallade l'vn de ses Cappitaines, le Cappitaine Bacculard, le ieune Campels qui portoit vn drappeau, le Sieur de Pluuault, & la Brãgerie, tous ayãs charge en nostre armee. Il y en a d'autres mais ie ne m'en suis peu bonnement resouuenir. Tant y a Messieurs que voyla des braues gentilshomes, voyla des bõs seruiteurs du Roy, voyla des bons supports de nostre party que nous auons perdu en ceste iournée, & dont la mort rend si malheureuse nostre vie qu'ils sont sans doute plus heureux que nous qui respirõs encore cest air infecté de nos miseres. Ie croy que ceux à qui ceste perte touche le plus, seront

auſſi le plus touchez de regret qu'ils en doiuēt auoir, & ie vous tiens ſi affectionnez au bien de voſtre patrie que vous en reſpandrez pour voſtre part vn fleuue de larmes qui ne tariront point de lōg tēps, veu que le dōmage que vous en receuez ſ'eſtend ſi loing, & qu'il paſſe plus outre que les plus paſſionnez ne peuuent apperceuoir. Nous ſcauons tous l'aſſeurance que nous auiōs q̄ le tout ſuccederoit autremētpour nous qu'il n'a ſuccedé, de façō que ce que nous doit eſtre auſſi plus d'ēnuy d'auoir eſté trōpez. Et combien que la volonté de Dieu y ſoit apparēte, & qne c'eſt pluſtoſt à nous d'y acquieſcer que de murmurer à l'encontre, ſi ne laiſſé-ie point de ſentir que Dieu l'a ainſi voulu pour nous punir à bon eſcient, d'auoir eu plus de foy au bras de la chair qu'au ſien, & qui plus eſt, d'auoir, à mon aduis, combattu ſans interroguer la bouche du Seigneur. Voulez vous de plus ſeignalez teſmoignages pour la confirmation de mon dire que la mort de ceſte braue nobleſſe? Cela n'eſt que trop ſuffiſant pour nous extorquer ceſte croyāce, & quād vous ietterez l'œil ſur le reſte qui eſt demeuré captif entre les mains du Roy de Nauarre, vous verrez par maniere de dire noſtre douleur pl⁹ en vie, comme ſi leur captiuité deſchaiſnoit les maux qui courent à toute bride à noſtre oppreſſion. Ie vous en veux faire le denōbrement de la pl⁹

notable partie. Vous y auez le Sieur de Belle-
garde gouuerneur de Sainctonge & d'Angou
mois qui y a esté prins & blessé & depuis decé-
dé, le Sieur de S. Luc gouuerneur de Broüages
& des Isles de Sainctonge prins, le Marquis de
Piennes, le Cõte de Mõsoreau prins & blessé,
le Sieur de Sansac prins, le Sieur de Cypierre,
le Sieur de Saultray de la maison du Lude, le
Sieur de Montigny cappitaine de la porte du
Roy, le Sieur de Ville comblin Lieutenant du
Sieur de Souuray, le Sieur de Chasteau-renaud
guidon du Sieur de Sansac, le Sieur de Mau-
mont Capitaine de cheuaux legers, le Sieur de
la Patriere guidon du Sieur de Lauerdin, le
Sieur de Chasteauuieux, le Sieur de Chastelu,
le Sieur de Lauuerdiere guidõ du Sieur de Su-
ze. Ce sont tous chefs & gens de commande-
ment recogneuz d'vn chacun, en quoy ie ne
vous fay point estat des cappitaines de gens de
pied, ny d'autres gentilshommes particuliers
qui s'y sont trouuez sans y auoir commande-
ment, & cependant y sont demeurez ou morts
ou prins ou blessez. Quant à ceux qui sont en
vie peut estre en aurez vous encore quelque
consolation, esperant qu'ils reuiendrõt au ser-
uice du Roy, de Nauarre, duquel tous ceux la,
ou pour le moins la plus grand part sont parti-
culierement seruiteurs de lõgue main, & n'ont
iamais porté les armes contre luy qu'a regret,
pour le moins ce sont leurs protestations ordi

naires qu'ils ont confirmé bien ſouuent par ef-fect. Et quand ils n'auroiét eu qu'vne eſtincelle de bonne affection audit Sieur Roy, il a aſſez d'induſtrie pour en embrazer vn grand feu, & par ainſi il nous ſouſtraira ces reliques de noſtre ruine pour s'en preualoir, ſi ce n'eſt contre nous directement, ſe ſera indirectement pour luy meſme & non pour nous. Car vous ſcauez comme tout le monde parle de la merueilleuſe grace qu'il a à gaigner le courage des perſonnes, & rompre les malueillances de ſes ennemis quand il leur peut faire ſentir ſa courtoiſie. Croyez qu'vne bonne partie de ſes Meſſieurs luy ayant tant d'obligation la luy voudront deſormais conſeruer, & s'en trouuera fort peu d'étre eux à qui les careſſes de ce Prince ne facent la loy telle qu'il voudra. Ce pédát il aura ſon paſſage libre pour aller ioindre ſes eſtrangers. Car quand à Monſieur le Mareſchal de Matignon quelque bon ſeruiteur du Roy qu'il ſoit, il eſt attaché à la Gaſcogne, & d'ailleurs les forces qu'il a ne ſont pas ſuffiſantes pour empeſcher ledit Sieur Roy d'executer ſon deſſein auec toute la facilité qu'il ſçauroit deſirer, & meshuy il ne le ſcauroit executer ny deſirer auec plus d'honneur ayant obtenu contre nous vne ſi belle victoire, laquelle eſt accomplie de toutes les parties qu'on y pourroit remarquer. La mort & la prinſe des Chefs (horſmis le Sieur de Lauerdin qui ne penſa

qu'a se sauuer voyant de loing nostre meslee, & de bien peu d'autres) le camp gaigné, l'artillerie prinse, les logis de l'armee bruslez, la poursuite de la desfaicte quatre lieües durant, & mille autres particularitez que i'obmetz. Quãt au Roy de Nauarre on m'a rapporté de bonne part qu'il fut des plus aspres au combat, & vint aux mains à bon escient, iusques à emporter à force de cornette de Chasteau-renaud, & remporter vn coup de lance qui luy effleura le col, & d'autres qui luy meurtrirent la main & le visage: Bref il fit du cappitaine à ranger la bataille, & du soldat à la meslee. Quant à Monseigneur le Prince de Condé il combatit valleureusement, vn cheual luy fut tué entre ses iambes, & comme il fut remonté fist prisonnier le Sieur de sainct Luc, duquel il auoit esté porté par terre. Le Conte de Soissons fist en ce premier rencontre si belle espreuue de son courage qu'il donna beaucoup de contentement & desperance de soy à ceux de leur party, car il se messa à bon esciẽt, & fit prisonnier de sa main le marquis de Pienne. De façon que ces trois Princes en combattant leurs ennemis combatoient reciproquement leur propre vertu d'vne si belle enuie qu'ils n'ont rien à s'éuier pour ce regard, puis qu'ils ont tous rẽdu deuoir aux occurences qui s'en sont presentees. Et ne doutez pas que ses chefs si asseurez n'ayent de beaucoup asseuré les mẽbres, entre lesquels le Sieur

de Turenne eut auſſi vn cheual tué dans le cõbat, & ſe meſla fort viuement, le Sieur de la Trimouille qui fuſt remarqué à la teſte de ſes cheuaux legers pour auoir beaucoup de courage & d'aſſeurãce: en fin il n'y eut troupe en leur armee qui ne rapportaſt ſa part de la gloire ſur noſtre desfaicte. En quoy nous auons occaſion de nous contriſter puis q̃ les maux q̃ nous leur faiſons ne font qu'irriter les noſtres, & que toſt ou tard ils trouuent moyen de nous rendre la pareille. Toutesfois pour le preſent c'eſt beaucoup plus que la pareille, & n'y a nulle comparaiſon du dommage que nous leur auons faict depuis le cõmencement de ces troubles, quand vous auriez ramaſſé tout enſemble, à celuy que nous auons receu de ceſte bataille. Vne ſeule petite iournee les a recompenſez de tout ce qui leur eſt aduenu en deux ans & demy qu'il y a que la Ligue ſe declara, & à ce que ie voy nous leur deuons à bon eſcient de reſte. Nous auons veu les puiſſantes armees que le Roy à deſpeché en toutes les Prouinces de ce Royaume pour en venir à bout, monſtrez-moy le fruict qu'il en a rapporté. Priſes de places? On n'a prins que celles qu'ils ne faiſoient pas grand eſtat de tenir & toutes bicoques qui n'ont iamais eu de nom par maniere de dire que par leur deſaſtre. Mais comment les auons nous encore priſes? Auec beaucoup de temps, auec vne exceſſiue deſpence, auec vn monde de tra-

uail & d'artifice qu'on n'eust pas anciennemẽt pratiqué aux sieges de Mets, de sainct Quẽtin, & d'autres bonnes villes qui sont aduenues de mon temps. Qu'auons nous auancé? Nous n'auons rien pris par assaut, & tous nos sieges ont fini par vne auantageuse & honorable composition pour les assiegez. Nos sieges donc n'ont pas amoindri leur nombre, puis que les droits de la guerre les ont garantis de la fureur de nostre guerre. Et qui pis est, Castillon qui estoit le plus superbe trophee de Monsieur du Maine, qui auoit cousté six sepmaines & six cens mille liures à prendre, fut reprins par monsieur de Tureine en vne heure, & sans nulle despence. Le Roy de Nauarre print en moins de trois sepmaines Tallemont, sainct Messan, Fontenay, Maillezay, Mauleon, & cinq ou six autres petits Chasteaux. Mõdit Sieur de Ioyeuse vint apres en intẽtion de regaigner ces pertes, mais il passa la plus part du temps à faire ses preparatiues, & en fin attaquant saint Maissan il fut contraint d'y tirer onze cens treize coups de canon, qui n'auoit pas cousté audit Sieur Roy deux cens harquebuzades. & sans la desfaite que mondit Sieur de Ioyeuse fit à la Mothe des deux regimẽs de Charbõniers & Desbories & la discorde qui suruint entre les assiegez, nous ne l'eussions pas emportee si tost, ny si aisémẽt comme nous fismes. Quant à Maillezay, que ledit Sieur de Ioyeuse print aussi, il le surprint

plustost qu'il ne le print, & le peu de leurs soldats fauorisa ses desseins. Mais Fõtenay luy fut de trop dure digestion, & les forces Catholiques cederent aux Huguenots, de qui nous faisons si peu d'estat. Quant à ce qu'il est mort des leurs en bon nombre, comme il ne se peut faire autrement, si nous venions aux rolles de nos armees, nous trouuerions que la regle de soustraction nous seruira pour trouuer nostre conte. Le glaiue, le mauuais temps, la faim, la pauureté, la peste, & des autres maladies nous en ont tant raui qu'il ne nous en reste que bien peu pour les abãdonner aux mesmes malheurs, & le pis est que nous n'en venions iamais à l'espargne, ains plustost semble que nous pratiquons ce dire detestable : *Laissez perir les amis, pourueu que les ennemis aussi perissẽt.* Dauantage en quoy se sont reculez leurs affaires? Nons auons tenu la campagne: mais quoy? ça esté le plus souuent en vne saison que la retraitte des villes estoit plus agreable & plus seure contre les iniures des vents & des neiges, en vne saison, dis-ie, que quand ils eussent esté assez forts pour tenir la campagne aussi bien que nous, c'estoit prudence à eux de la nous quitter pour nous laisser consumer tous seuls auec vn million d'incommoditez qui nous faisoient assez la guerre sans qu'ils s'en meslassent. Et quand le temps a fauorizé nos voyages, auec ce que ce temps la n'a esté que trop

court,

court, nous auons trouué tant de reſiſtance en eux, & ils nous ont baillé ſi peu de priſe, que nous nous ſommes nouſmeſmes combatus de noſtre peine, & n'en auons recueilli que des honneur à ne rien faire, blaſme à faire trop de maux, & bref tous nos feux ne nous ont en fin rendu que fumee, à laquelle nous nous ſommes eſtouffez. Nos leuees de bouclier ont eſté orgueilleuſes, mais quant ça eſté au fait & au prendre nous n'auons produit que confuſion & deſordre, dans lequel le party du Roy de Nauarre ſ'eſt pluſtoſt ſouſtenu qu'eſbranlé, de façon qu'il ſemble que nous ne ſoyons que les vents qui ſe rompent à ſa conſtance & à ſa magnanimité. Il y auoit vingt ans & d'auantage que i'auois peu apprendre qu'elle difficulté il y auoit de le ruiner du tout, mais ie ne l'auoy iamais iugé impoſſible iuſques à ces derniers eſſais que nous en auons faict, en quoy il nous a mõſtré ou qu'il eſtoit plus grand maiſtre que nous, ou qu'il auoit plus d'appuis que nous n'auions de force, ou biẽ tous les deux enſemble. Ie n'auray point honte de confeſſer qu'au commencement de ces troubles les grãds preparatifs de guerre qu'on luy auoit dreſſé me faiſoient croire fermement qu'il n'auroit nul moyen de ſe garentir de nous, ſi bien que ie fy mon deuoir comme pluſieurs autres à y apporter ce qui eſtoit de mes biens & de ma propre perſonne, & en quelque lõgueur que nos deſ-

ſeins ayent eſté tirez ie ne deſeſperoy point pourrãt d'vn bon ſuccez, mais à ce coup ie ſuis contraint de retirer mon eſpingle du ieu, & ouurir à bon eſcient les yeux pour apperceuoir les cauſes de noſtre infortune, & la neceſſité qu'il y a d'vne plus grãd ſuite de maux dont ce recent icy à faiſt la premiere, pour le moins la plus apparẽte ouuerture. Non pas que ie veille, Meſſieurs, reſſembler à ces oyſeaux qui ſ'eſloignent d'vn climat ſoudain que le froid en approche, changeant temerairement de la volonté que i'ay conſeruee ſi longtemps auec tãt de reſolution. Car ie proteſte que de toutes les raiſons qu'on pourroit imaginer de ceſte nouueauté ie ne pren que celle qui me repreſente la conſeruation de l'eſtat pour laquelle tãt ſ'en faut que ie craigne de perdre ma premiere intention que ie deſire pluſtoſt me perdre moymeſme, & vous exhorte au nom de Dieu d'eſprouuer ſi bien mon aduis que vous le puiſſiez approuuer, & l'enſuiuant monſtrer ſi bon exẽple à tout le reſte de la France, que puis que vo[9] eſtes la lumiere qui nous doit eſclairer, ceſt eſtat reçoiue par voſtre moyẽ ſon enciẽne ſplendeur, & ce pauure peuple accablé, vn entier ſoulagement de ſes afflictions.

Et pour entrer en matiere, i'ay touſiours eſté pouſſé d'vn zele de Religion, & quand il a eſté queſtiõ de la deffendre, i'y ay apporté toute l'ardeur qu'on ſçauroit deſirer. Or ceſte Re-

ligion ie l'ay tousiours retenüe toute telle que ie l'auoy receüe de mes deuanciers, & comme ie la tiens pour le vray salut de mõ ame, ie l'ay preferee à toutes les autres considerations du monde. En quoy i'estoy confirmé, non seulement par cest exemple domestique, mais par la doctrine que vous nous auez tousiours administree, deferant tout ce qu'il m'estoit possible à l'authorité que vous auez de long temps acquise & maintenüe parmy nostre nation. Ie n'auray point honte de dire que de ce fait là ie m'en suis rapporté volontiers à vous estimant que vous ne voudriez pas vous damner pour plaisir, & que ie ne pouuoy mal faire en vne si bonne compagnie. Et pourtant ie ne me suis point tourmenté de sonder trop auant ces abysmes de mysteres & de difficultez esquels vostre escolle est comme plongee, vous laissant la parolle, & me reseruant les decisions de fait, pour faire authorizer quãd il en seroit besoing vos decrets, & m'opposer viuement pour ma part à tous ceux qui s'y voudroient opposer, & ce neantmoins souz l'authorité du Magistrat souuerain, à qui n'ay iamais douté que ie ne deusse toute obeissance. A raison dequoy, i'ay tousiours pensé que nous faisions legitimemẽt la guerre à ceux qui se bandoient contre vous, & taschoient de subuertir vostre doctrine, les tenant pour vrais heretiques, & Apostats de l'Eglise, auec lesquels il ne faisoit debatre que

la vie, attendu que leurs opiniõs nous en amor tiſſoient la plus grãde partie en nous rauiſſant par leur peruerſité, ce que i'eſtimoy que vous nous departiez auec vne ſincere & fidelle conſcience. Car ie tenoy pour maxime infallible ce que ie vous auois ſouuent ouy dire. Que noſtre Egliſe ne pouuoit faillir, & que c'eſtoit vn erreur digne d'eſtre pourſuiuy à feu, & à ſang, que de vous accuſer d'erreur. Par ainſi ie n'ay iamais eu autre opinion, ſinõ que nous auions vn treſſolide fondement, & plus que neceſſaire de perſecuuer par toutes voyes ceux qu'on appelle de la Religion reformee. Vn titre ſi audacieux ne me pouuoit plaire, & comme en ces derniers tẽps, l'Eſprit de Dieu nous menace de pluſieurs ſeducteurs, ie les ay touſiours tenu pour tels, ſi bien que i'en ay deteſté les compagnies, tant s'en faut que ie me ſoy eſpargné en tout ce qui m'a eſté poſſible, de les faire paſſer par toutes les rigueurs dont ie me ſuis peu aduiſer, pour les exterminer. C'eſt pourquoy ie faiſoy beaucoup d'eſtat de la deuotion que nos Rois y ont à diuerſes fois mõſtree. Mais voyãt que ces gens ſe renforçoiẽt, tãt plus nous nous efforçons à les affoiblir, la lõgue experiẽce que i'ay de ſes affaires, me rend deſormais plus retenu en ceſte matiere, & la recẽte victoire que Dieu leur a dõné ſur nous, me fait ſonger qu'il fauoriſe entieremẽt leur cauſe, & que quelques trauerſes qu'il leur face receuoir par nos mains

il leur reserue neantmoins vne heureuse fin, & pleine de consolation. Le desordre disoit cest ancien, produit les bonnes Ordonnances, & nos fautes reiterees, quād nous les recognoissons, nous font recognoistre la sagesse, voire l'apprentisage de nostre propre perte est plus fort, & pregnant que celuy qui se fait du dommage d'autruy. Et partāt ie me laisse volōtiers emporter, à ce que les effets m'enseignēt pour passer plus outre, non pas pour esplucher tous les poin s contentieux entre les vns & les autres: car ie n'ay pas encore prins tant de peine: mais pour les procedures dont on vse contre leurs biens & leurs personnes. Premierement il est question de la Religion en laquelle vous estes tous deux appointez contraires en plusieurs articles, & neantmoins d'acord au fondement, qui est vn seul Iesus Christ, mediateur entre Dieu & les hommes, chef vnique de l'Eglise, ie vous prie estce chose qui se doiue vuider par vos meurtres? mais estce chose qui se puisse ainsi vuider? Celuy à qui vous auez osté la vie du corps, comment luy donnerez vous la vie en son Ame? cōment sauuerez vous ceux à qui vous ne donnez point le loisir de croire? & comment voulez vous qu'ils croient s'ils ne sont preschez? Ce sont les plantes qu'ils ont ac coustumé d'interietter aux poursuittes q̄ nous en faisons, & neantmoins cōbien qu'elles sem blent equitables, nous leur estoupons nos

oreilles comme si c'estoient les charmes des Sirenes. Mais pourquoy leur refusez vous vne amiable conference pour decider vos differés? Ie sçay que vous repliquerez que c'est chose qui est desia aduenuë, &qui neantmoins n'a de rien profité. Mais i'ay apprins des Iurisconsultes, que ce qui est mal aduenu, est reputé pour nul. Car en toutes nos assemblees, les procedures y ont esté imparfaictes, & ie m'en rapporte aux actes du Concile de Trente, & nouuellement du Colloque de Poissy. Quãt au premier, il n'en y eust iamais de plus impertinẽt que celuy là où ils furent condãnez sans estre ouys, & ne le pouuoiẽt estre, veu que leurs parties formees estoient leurs Iuges: outre cela, vous sçauez encore cõme l'Eglise Gallicane mesme, ne l'a poĩt en tout & par tout approuué, tesmoins les resultats qui en ont esté faits, sans q̃ ie parle des oppositions de nos Rois, par lesquelles ce Concile ne peut estre receu pour irrefragable en France, autrement nous monstrons nostre iniustice en ce que nous reglons nostre condãnation à nostre fantasie, & non pas à la nullité du iugement, qui est indubitablemẽt generale iusques à ce que la reformatiõ des articles que nous n'adorõs point, il ne s'y puisse trouuer riẽ à redire. Car c'est se ioüer trop ouuertement, que d'en prendre & laisser ce qu'il nous plaira. Et puis que de mesme raison s'engẽdre mesme droict pourquoy voulez vous que ceux de ce-

ſte religion pretendue reformee, n'ayent pa-
reille liberté de iugement à la voſtre? Quant au
Colloque de Poiſſy il me ſouuient qu'il ne s'en
faut que bien peu que le principal different du
ſacrement de l'autel ne fuſt appointé, & quãd
nous mettrõs la main ſur nos cõſciences, nous
trouueront que nos partizans l'interrompirẽt
par vne prudence politique, de peur que la ſub
uertion de ce fondemẽt, n'attiraſt celle de tout
l'edifice. De ce temps là, ie iugeoy qu'on auoit
tres-bien fait de ce tenir à l'ancienneté : mais
depuis me ſouuenant que leur Miniſtres plai-
doiẽt leur cauſe par l'Eſcriture ſaincte, & meſ-
mes par leurs anciens Docteurs qui y eſtoient
conformes, ie ne puis iuger ſinon que pour le
regard du temps ils ne ſçauroiẽt eſtre mal fon-
dez s'ils verifient leurs allegations, & qu'au cõ-
traire ſi nous ne parlons que des ſimples opi-
nions de nos Papes, qui d'ailleurs n'ont pas e-
ſté le plus ſouuẽt des plus gens de bien du mon
de, nous perdrons noſtre proces tout content.
Mais quand ie vous cõſidere de plus pres, i'en-
tre en plus grande defience: car vous qui faites
profeſſion d'entendre & d'enſeigner les eſcri-
tures, auriez vous faute d'entendement pour
les comprendre, ou de fidelité pour les enſei-
gner? Ces reformez auroient-ils ce priuilege
par deſſus vous à qui il eſt acquis de ſi longue
main? Seriez vous deuenus ſemblables à ces ſa
crificateurs dont parle l'Eſcriture, parmy leſ-

quels la Loy eſt perie? Dieu cacheroit il ſes miſteres à voſtre grãdeur, pour les reueler à leur petiteſſe? Forgeriez vous bien des cabales au lieu de la doctrine de l'Eſprit de Dieu? Les ruſes du ſerpent vous auroient elles bien fait reuolter contre voſtre Createur? Ie ne m'oſeroy imaginer cecy de vous, cõbien que vos aduerſaires vous le reprochent aſſez. Mais i'aymeroy mieux qu'ils s'abſtinſent de vous outrager, ſe contentant d'expoſer ſimplement leur dire, & que vous leur rẽdiſſiez la pareille. Neãtmoins vous eſtes venus ſi auãt aux parolles, que nous en auons eſté aux mains auec eux pour l'amour de vous, & ſemble que ſes querelles en ſoient tant plus irreconciliables. En quoy ie trouue que nous auons iuſques à preſent grandement failly, pource que nous auõs pluſtoſt appliqué le cautere à la playe que les onguẽs lenitifs qui euſſẽt peut eſtre apporté quelque ſoulagemẽt. Le mal n'eſtoit qu'en ſon cõmencement, & par nos precipitations nous l'auons ſoudain conduit à l'extremité, ſi bien qu'au lieu d'appaiſer ces troubles de l'Egliſe, nous y auons adiouſté ceux de l'Eſtat, cõme ſi noſtre repos ne dependoit que de la cõfuſion: & auons en fin ſi bien meſſé nos cartes, que nous ne ſçauriõs plus retrouuer noſtre point. Il a fallu que nous nous ſoyons tous opiniaſtrez en vos opiniaſtretez, que pour vous conſeruer les vns ayent couru fortune, les autres y ſoient du tout perdus, que

pour maintenir vos rentes nous ayons despen du les nostres, q̃ pour vostre amitié nous ayõs eu nos propres parens pour ennemis, que souz le pretexte de l'honneur de Dieu, les hommes ayent ignominieusement traicté les hommes, & bref que la Religion nous aye fait aux insolences de nos guerres, fouler souz les pieds toute Religion. Au lieu qu'il estoit plus seant, & plus vtile de ramener doucement à la bergerie ceux qui s'estoient escartez, nous en auons esté les bouchers: au lieu de mõstrer le chemin aux desuoyez, nous les auons poussez dans des fondrieres: au lieu de representer Ioseph à Iacob, nous luy auons monstré sa robe sanglante, tandis qu'il gemit dãs le puits: au lieu d'esiouir les Anges par la conuersion de ces miserables, no⁹ les auons contristez par leur mort. Or Dieu n'ayme pas la mort du pecheur, mais qu'il se conuertisse, & qu'il viue. Le sainct Esprit parle de la mort spirituelle, de laquelle no⁹ sommes cause puis que nous preuenons leur repentance par leur ruine. Prenez garde ie vous prie à ce que ie vous diray. Quel aduãtage auez vous trouué à nous conseiller des le commencemẽt de prendre les armes contre les pretendus reformez? Vostre intention estoit elle pas de les extermiuer? & à nous de nous conseruer? Et est il aduenu ce que vous en desiriez? N'estes vous pas ie vous prie coulpables de la mort de tant de personnes, qui ont à la bonne foy suiuy vo-

ſtre conſeil? En quelle conſcience nous faites vous mourir, pour faire mourir autruy? N'eſtes vous pas les bourreaux des vns & des autres? Ne voyez vous pas qu'au lieu de diminuer leur nombre, vous diminuez le noſtre? qu'autãt d'ẽnemis que nous perdõs de leur coſté, nous perdons autant d'amis du noſtre? que nous ne les ſçauriõs affoiblir ſans nous affoiblir nous meſme? Et quel profit y'a il en ceſte egalité? Ils vo⁹ rendent coup pour coup, aſſaut pour aſſaut, bataille pour bataille, victoire pour victoire, & ſi à la fin vous auez touſiours eſté cõtraints d'accepter leurs conditions de paix. Toutesfois il n'y a eu rien qui les nous aye peu iamais faire deſmordre: no⁹ faiſons touſiours les vautours ſur leurs entrailles, qui ne laiſſent pas pourtant de renaiſtre tous les iours: nous eſpuiſons ordinairement ce ſang qui ne tariſt iamais: & qui pis eſt, c'eſt touſiours en receuant autãt de dõmage que nous leur en donnons, conſumant nos entrailles, eſpuiſant noſtre propre ſang, ſans que nous vous voyons iamais tant eſmeuz tant ſoit peu de nos miſeres, comme ſi nos trauaux eſtoient voſtre repos, & nos ennuis voſtre contentement: vous en riez tandis que les autres gemiſſent, & ne ceſſez de pouſſer à la roüe de ces malheurs pour aſſeurer voſtre felicité. Mais ie trouue que nous n'auons point de profit en tout cecy, & m'eſtonne que la longue experience que nous en auons fait par l'eſpace

de vingt ou vingt cinq annees ne nous à peu apprendre noſtre leçon. Voicy la ſeptieſme guerre ciuile, que nous auons dreſſé à ſes refor mez, & nous voicy encores à recommencer. Il eſt vray que nous auons gaigné des victoires: mais ce n'eſt que vanité. Si le champ de bataille nous eſt demeuré, helas! nous l'auons veu couuert d'vne grande partie des noſtres, & au retour dans nos tentes, nous auons ouy les gemiſſemens de nos propres funerailles. Au partir de là qu'auons nous fait, que faire la guerre pour faire la paix? que ſont deuenus tous nos deſſeints, pour exterminer tout ce peuple que nous auons trouué ſi determiné à ſa defence? Nous les auons remportez dans nos cabinets couuerts de honte & d'infortune : nous les auons bien toſt apres recuits, mais ceux qui les ont voulu digerer, n'ont ſenti que du poiſon. Et neantmoins nous ſommes ſi enſorcelez que nous penſons eſtre en ſanté parmy tant de maladies. Il ſe trouue touſionrs de boutefeux pour embrazer nos diſſentions, & ceux qui deuroiẽt y verſer de l'eau, y iettent de l'huyle, du ſoulphre, & de la poix de peur que le feu ne s'eſteigne. Quand i'extermine ces procedures, ie panche du coſté de ſes perſecutez, & dans le doute que i'ay encore ſur la Religiõ, ie tiens leur cauſe pour la ſeule marque de leur perſecution. I'ay apprins d'en iuger ainſi d'vn paſſage que ie liſoy n'aguere dans S. Ieroſme, iadis vn des

celebres Preſtres de Rome. Celuy, dit-il, ſuit Chriſt qui eſt pourſuiuy, & celuy l'Antechriſt, qui pourſuit, ou qui perſecute. Non pas que ie vueille iuſtifier tous les heretique nos Rois ou autres ont attaqué comme les Gots qui eſtoiẽt Arriens, & nouuellement les Anabaptiſtes: mais c'eſtoient des monſtres, dont ceux là renuerſoient le fondemẽt de noſtre ſalut, à ſçauoir la diuinité de Ieſus Chriſt, choſe intollerable parmy les Chreſtiens, & neantmoins la guerre qu'on leur a faicte auoit d'autres fondemens q̃ la Religion. Les Anabaptiſtes outre les apparens erreurs de la Religion peruertiſſoient les droits de la Magiſtrature: & les vns & les autres eſtoient vnanimement condãnez de la partie de l'Egliſe la plus reformee. Car quand aux Albigeois ie me crain, ſuiuant les anciens memoires que i'en ay recouuré, tous contraires à ce que nos hiſtoriens eſcriuent, qu'ils n'ayent eſté oppreſſez auec plus d'animoſité, que de iuſtice. Toutesfois ie laiſſe ſes exemples paſſer, pour venir ſeulemẽt à la raiſon des choſes preſentes, Ie trouueray touſiours bon quãd noſtre Egliſe ſera repugnee d'Hereſies, & d'Heretiques: mais ie trouueray touſiours mauuais quand nous la ſouillerõs de noſtre propre ſang & ne puis penſer que ces moyens ſi violẽs ſoiẽt ny legitimes ny ſuffiſans. Ieſus-Chriſt print le foüet pour chaſſer les changeurs du Temple: mais nous ſommes bien loing d'en faire le ſem

blable. Car ceux là n'eſtoient pas ceux qui falſi fioiẽt la Loy ny les Prophetes: mais ils faiſoiẽt mal à propos la bãque dans la maiſon deDieu, qui n'eſtoit deſtinee qu'à l'Oraiſon. C'eſtoit abuſer du lieu ſainct par les traffiques prophanes, & par conſequent ceſte punition de Ieſus-Chriſt n'eſtoit que politique, veu que cependãt il conuerſoit ordinairement parmy les Sacrificateurs, les Scribes, & les Phariſiens ſe trouuãt & diſputant en leurs ſynagogues, ſans qu'il ait mis iamais la main ſur eux, cõbien que ce fuſſent les vrais fauſſaires de la doctrine de Moyſe & des Propheties de ſon propre aduenemẽt. Le regne de noſtre Sauueur n'eſt pas de ce mõde, ſes armes dont il combat ſes ennemis ſont ſpirituelles, ſon ſalut ne s'acquiert point par le bras de la chair. Combien ſeroit il donc plus neceſſaire de defendre la Religion par la ſaine intelligence des Eſcritures, par la reformation de vos vies, par les prieres & ſaintes deuotions du ſeruice de Dieu, enſeignant les ignorans, opposant les raiſons aux opinions, l'ãtiquité aux nouueautez & bref eſcoutant la voix de noſtre Paſteur au lieu de ceux qui ſe maſquent de ce titre pour nous charmer de leurs reſueries? Voyla pourquoy deſormais ie proteſte de me departir de ces cruautez qui nous ſont trop ordinaires, & d'en demander pardon au Dieu de miſericorde, que ie prie m'eſclairer du flãbeau de ſa parolle dãs les abiſmes de mon ignorãce,

à fin que ſans m'arreſter à l'apparẽce des hommes, ie voye que c'eſt de la Iuſtice de ceſte cauſe, pour laquelle ces pauures reformez endurent ſi longuement, & auec tant de cõſtance tous les tourmẽs qu'õ leur preſẽte. Ils ne ſ'eſbranlent, & m'esbahy de ce q̃ la perte de leurs biẽs, ne leur fait point perdre leur Religiõ. Le biẽ doit eſtre biẽ grãd, veu q̃ tãt de maux ne le leur peut faire abãdõner, & faut biẽ dire qu'ils en ont vne bien claire & ample cognoiſſance, veu qu'ils ne le peuuent iamais meſcognoiſtre, quelques eſperãces qu'on leur propoſe de leurs aiſes domeſtiques. Ie les voy refugiez d'vn coſté & d'autre, priuez de leurs rentes, aſſiegez de mille neceſſitez, & neantmoins ne ſe bannir iamais de leurs aſſemblées, & ſouſtenir patiemment leurs oppreſſiõs. Or ne ſont ils pas ſi deſpourueus de ſentiment, qu'ils ſouffriſſent tãt de deplaiſirs pour leur plaiſir: il faut donc qu'ils y ſoyent conuiez, & fortifiez par quelque moyen plus puiſſant que ce qui eſt de la fragilité du monde. Ie me rangeroy volontiers à Gamaliel pour dire, que ſi ceſte Religion reformée eſt de Dieu, en vain ſe tourmentẽt les hõmes pour la ruiner, ſinon, elle ſe diſsipera d'elle meſmes. Toutesfois ie n'arracheray point au Magiſtrat ſon glaiue: mais ie voudroy pl...ter le iugement dans ſa teſte, affin qu'il diſcernaſt les obligatiõs de ſon deuoir. Car ce n'eſt pas tout de faire ce qu'õ doit, mais il le faut faire bien à propos, cõ

me les circõſtances des temps,des lieux, & des persõnes,ſont ordinairement les regles de noz actions. *Le droict extreme eſt vne extreme iniure*, diſent les Legiſtes,& auec beaucoup de raiſon. Il n'y a rien de plus iuſte que de punir les rebelles d'vn eſtat, cõme criminels de leſe Maieſté. mais il peut aduenir,que ceſte Iuſtice ſera pernicieuſe,& par maniere de dire inique. Si tout vn corps de ville,ou de Prouince s'eſt bandé cõtre ſon ſouuerain,quand ils retomberont entre ſes mains,il doit preferer la cõſeruation de tant de perſonnes à leur ruine,pource qu'vn plus grãd bien s'en enſuit, à ſçauoir,la conſeruatiõ d'vne portiõ de ſon Royaume, comme il fuſt practiqué par Monſieur le Conneſtable à Bordeaux, & bien ſouuẽt par le Senat Romain ſur les mutineries du peuple:au contraire,les violẽces de Sylla, & de Marius qui faiſoyẽt paſſer au fil de l'eſpee & à milliers leurs concitoyens, ont eſté deteſtable,& preſque indignes d'eſtre recitees. Quand le mal eſt ſi grãd qu'il ne ſe peut guerir ſans danger euident, il vaut mieux l'entretenir en la partie debilitée,que perdre le tout: cõme il en aduient à ceux à qui la Paralyſie a ſaiſi la moytié du corps, que les medecins aduiſez ne conſeillerõt iamais de deſioindre de l'autre qui retient quelque ſanté. Et ſi ceſte conſideration eſt valable ſimplemẽt aux maladies, à plus forte raiſõ l'eſt elle en celles qui ſont inueterées de longue main, & volõtiers plus incurables que

les resentes. Ainsi quãd vne partie de l'estat est diuisée de l'autre par quelque moyẽ que ce soit, il se faut biẽ garder de les faire entrehurter, sur tout, quand ce moyen là n'apporte point d'entiere dissipatiõ à tout le corps, &que les parties affectées sont nobles & essentielles. Car en soy la tollerãce d'vn mal presque vniuersel, est beaucoup plus necessaire que l'essay de son aneantissement quand il excede nostre pouuoir, & que l'egalité est si grande, que le cõbat en doit tousiours demeurer douteux. Et c'est ce que nous pouuõs appeller Maux necessaires, lesquels cõseruez conseruent le suiet auquel ils sont attachez, & doiuent par maniere de dire estre plus curieusement traitez, que la santé mesme. Toutefois ceste similitude peut clocher pour vn regard: car tel mal peut suruenir en vn estat, qu'il sera tresnecessaire d'y opposer le tout pour le tout, & neantmoins tousiours apres auoir esprouué les plus doux, & les plus amiables remedes. Comme en la Monarchie, il faut hazarder la couronne, & le sceptre contre celuy qui se hazarde de le rauir iniustement. Pourquoy? pource que toute guerre defensiue est treslegitime, & sur tout alors qu'il est questiõ du total de vostre estat. Voire qui plus est, vous y estes naturellement obligé, & quand vous y apporterez de la nonchalance, vous trahirez laschement vostre patrie. Ainsi en est il de tout ce qui depend de vostre authorité, & de la conserua-

tion

tion de vos droits, qui doit estre inuiolable.

C'est donc au Magistrat souuerain d'y veiller soigneusement, & de s'y employer hardiment quand il en sera besoin. Mais quand l'Estat demeure en son entier, il n'y a occasion assez iuste, pour faire bander le Monarque contre ses suiets : tant s'en faut qu'il se puisse couurir du voile de Religion pour les opressions de son Royaume, quelque diuersité qu'il y ait, sur tout quãd le nombre du parti separé, est inuincible, & que la tolerace peut estre manifestemẽt occasion du repos. Et pourtant quand ces pretendus reformez seroient les plus damnables heretiques du monde, attẽdu leur grãde multitude, les bonnes villes, & presque les bõnes Prouinces qu'ils occupent, les puissants & valeureux chefs qui les supportent, c'est vainement entrepris à nous de les attaquer pour n'en raporter que les marques de leurs courages, quelques forces estrangeres que nous ayons eu pour nostre support, combien que iusques à present ils nous ayẽt resisté auec le seul party qu'ils ont en France. Ainsi nous sommes bien loin de les ruiner tant soit peu quand ils auront en main leur armée d'Allemagne. Mais encore ne pourroiẽt ils pas estre reiettez du milieu de nous, qu'auec vne extreme inhumanité, puis qu'ils nous sont cõioints la plus grand part de cõsanguinité, & generalemẽt par la cõmunauté qu'ils ont auec nous d'vne mesme patrie. Nous sommes bien

loin de nous conformer aux Israelites, qui souf froient les Iebusiens dans Ierusalem, par vne equitable permissiõ de Dieu, cõbien qu'il y ait plus de proportiõ, sans cõparaison, de nous a-uec les Reformez: ou bien à Theodose le grãd, qui endura pendant son Empire, cent sectes di uerses de la Religion, au dire d'Epiphanius & de Tertullian, Docteurs Ecclesiastiques, dignes de foy: mais principalement les Arrians, que trois ou quatre Empereurs deuant luy auoient desia fauorisé, lesquels estoient fondez, & en la prescription du temps, & en authorité de huict cõciles, ausquels leur heresie auoit esté cõfirmee depuis celuy de Nice, & nommément au Concile d'Arimini, où six cés Euesques soustindrẽt l'Arrianisme, & trois personnages seulement, firent ferme pour la verité. Neantmoins Theo dose ne laissa pas de perseuerer constamment en sa Religiõ, en laquelle il fit instruire ses enfans, & par ce moyen affoiblit plus l'Arrianisme, qu'il n'eut sceu faire par la violence des Edits qu'il mit en surseãce. Ie ne veux point prẽdre l'exemple du Turc, qui maintient toutes sortes de Religions, à fin que ie maintienne les Chrestiens dans le Christianisme, tant y a qu'il en asseure d'auãtage sõ estat, pource qu'vn cha cun estant bien aise de sa liberté, ne se soucie de troubler celuy qui luy accorde sõ repos. Voyez seulemẽt l'Alemagne, & la Pologne, il ny a riẽ de si bigarré en religiõ q̃ ces peuples, & neant-

moins ils s'vnissent tousiours à leur commune paix,&ces opinions diuisees ne diuisent point leur estat. Quant au Roy Catholique,il a dés le premier cómẽcemẽt si biẽ estably son inquisitiõ que ces Reformez n'õt pas eu grãd moyen de s'establir en Espangne,& quant au païs bas, il n'en est pas encores venu à bout,au grãd detriment & cõfusion de ses affaires,quelque bõne mine qu'il face.Mais Dieu luy a donné cest os à ronger,de peur qu'il n'employast ses grandes richesses à la dissipation de quelque voisin, ce qu'il eut peu faire assez aisémẽt auec le thresor incroyable que ceste guerre deFlandres luy a consumé.Ie croy cependãt qu'il ny a nul d'entre vousqui n'aye horreur des maux infinis dõt il est cause par son opiniastreté, pource q̃ nous iugeons plus librement d'autruy, que de nous mesme,selon le naturel amour que nous nous portons.Et de fait nous en auons eu pitié, tesmoin les troupes Françoises qui y ont esté conduites à diuerses fois, & nouuellement celles que feu Monsieur y amena, cõbien que le tout aye tresmal reussy,& pour nostre honneur, & pour le profit de ces pauures tyrannizez. Tant y a qu'en apparence nous auons tousiours mõstré le regret que nous conceuions de leur desolation, & pourtant quelque contrarieté de Religion qui fust, n'a pas empesché que le Catholique François n'aye accouru à leur secours. Neantmoins nous auons tousiours cõuerti nos

fureurs cõtre ceux du mesme party parmi no⁹.
Ainsi diuersement, les vns ont esté aydez de nous,& les autres oppressez, voire ceux à qui nous estions le plus obligez de douceur & de courtoisie. Ie ne veux pas dire que le principal but des Catholiques aye esté de secourir les Reformez en Flandres, eu esgard simplement à leur Religion:mais ie pretens aussi monstrer qu'ils ont autant de raison, de maintenir leurs cõpatriotes qui se couurent de semblable Reformation, comme de secourir les estrangers. Pour ceux cy, ils se sont proposez la charité en uers leurs voisins, la hayne de l'Espagnol,& le desir de sa ruine,& n'auons pas craint de faire que les Catholiques fussent protecteurs des Reformez à l'encontre des Catholiques,& faisons cependant conscience de faire pareille courtoisie aux nostres contre nous mesme, qui nous seroit beaucoup plus facile, & d'ailleurs sans comparaison plus profitable & aduantageux veu que de là depend la conseruation & splendeur de nostre estat. Voila ce que ie vous diray pour le present sur ceste matiere, vous suppliant, Messieurs, d'examiner mes raisons, & y adiouster celles que vostre prudence vous fournira, à fin que nous procurions tous la restauration de nos affaires. Ie vous exhorte au nom de Dieu, d'entrer en si grande consideration de nos miseres,& de la difficulté, ou plustost impossibilité de nos desseins, q̃ nous nous

resentions en bref de quelque trãquilité apres tant d'orages, seruant au Roy de fidelles conseillers en cest endroit, cõme le deuoir de vos charges vous y oblige. Le Royaume de Iesus-Christ est destiné aux troubles. Il est vray: mais malheur à ceux qui en sont cause. Ce n'est poĩt aux brebis de ce sacré Pasteur, de faire les Loups: à qui Iesus Christ mesme recommande la Paix, de faire la guerre aux enfans de Dieu, de meurtrir leurs propres freres. Mais ie m'adresse seulement à vous, Messieurs, que ie recognoy pour le principal ressort, qui donne auiourdhuy tel mouuemẽt, qu'il vous plait, à nos affaires. Considerez que c'est à vous de vous rendre mediateurs de toutes ces diuisions si funestes pour reunir sinon en Religion pour le moins en paix tous ces partisans si acharnez les vns contre les autres. Iusques à present vous vous estes contentez de ietrer les flambeaux en l'ẽtredeux de nos armees, & soudain vous estes retirez en lieu de seurté à la façon de ces anciẽs prestres Romains. Il faut meshuy accourir pour les esteindre: car autremẽt vous y perdrez tous les iours de vos plus grãds supports, & serez à la fin si foibles, que ceux que vous estimez les plus foibles, vous ferõt la loy. Vostre force ne depẽd que de la paix au lieu qu'en la guerre outre ce qu'vne infinité de deniers du clergé est rauie par ces Reformez, ceux qui vous restẽt encore se perdent en lair, & ne seruent qu'a en-

graiſſer ceux qui ſouz ombre de vous fauorizer, ne cerchent qu'à gagner leur vie. Nous auons beaucoup d'exemples de nos Papes, qui ont touſiours moyenné la paix entre nos Rois & l'Empereur, ou l'Anglois, qui n'eſtoient que guerres eſtrangeres, à plus forte raiſon en deuez vous recercher le chemin en ſes diſſentiõs ciuiles & domeſtiques, qui ſont les plus inſupportables, & les plus odieuſes du monde. Quicõque dira à ſon frere Racha, eſt luy meſme maudit de Dieu: & que ſerez vous ſi vous batiſſez non pas de parole ſeulement, mais auſſi d'effet la diſſipation de vos prochains? Et quelle douceur attendez vous de Dieu, ſi vous eſtes ſi cruels aux hommes? ſi cruels dis-ie, à vous meſmes? Ie parleray franchement à vous, Meſſieurs, ie ne crains que ſi vous continuez ceſte vie ſauuage plus longuement, il ne vous en aduienne comme à Eſau, & que vous perdiez l'aduantage de voſtre primogeniture, faute d'eſtre dans la maiſon de Dieu. Car tandis que vous pourſuiuez ces reformez, vous eſtes comme dans les deſerts, où vous courez aſſechez de leur ſang, & ne vous ſouciez pas cependant de rendre le ſeruice à voſtre Pere celeſte, & ſi ie ne me trompe, vous trouuerez à voſtre retour la porte de ſa miſericorde fermee: vous ſerez cognus, mais non pas recogneus pour ſes enfans: & finalement ces cruautez heriteront cruauté, ces oppreſſions op-

pression, ces iniquitez vangeance. Prenez y garde, Messieurs : car encore que vous trompiez les hommes, vous sçauez que Dieu void iusques dans voz cœurs, & que tous vos secrets luy sont ouuerts. Ne permettez point que la Religion serue de belier aux demolisseurs de cest estat: & comme les plus courtes folies sont les meilleures, contentez vous d'auoir conduit les choses au desespoir que nous les voyõs à present & tandis qu'il y a quelque apparance de se pouuoir remettre, ne remettez point ce pouuoir à plus grande longueur, de peur qu'il ne s'escoule par la violẽce de nos malheurs. Car quant à la Ligue, à laquelle vous auez presté ce masque de Religion, cõsiderez que vous nourrissez l'aspic qui vous tuë: c'est de la Cigue que vous auez aualé, & qui vous fait mourir sans sentimẽt. Ne vous resouuenez vous point que dés qu'elle se declara, vous ne fustes point mis en ieu? Et de quelle Religion se pouuoient souuenir ceux qui n'auoient desseigné que toute impieté? Ceux qui n'en vouloient qu'à la propre personne du Roy, qui est vostre chef & protecteur, & à son estat pour en disposer à leur fantasie, pouuoient-ils vous appeller à garand de leur rebelliõ, vous qui ne preschiez qu'obeissance au Magistrat? Les aueugles voiẽt clair en cecy, cõe en plain midy. Ces effrontez ne pensoiẽt rien moins qu'à la Religion, la mort de l'oinct du Seigneur, & le pillage de sa

couronne,eſtoit leur but. Teſmoin les entrepriſes ſur les meilleures, & les plus Catholiques villes de France, ſans qu'ils ayent remué parmy les reformez, ni attenté à rien qui leur attouche. Et c'eſt merueille? qu'eſtant ſi animez comme ie vous ay veu du cõmencement contre ces perturbateurs du repos public, vous vous ſoyez ennyurez de leur hypocriſie, cõme vous auez fait,combien que vous ne leur ſeruiez que de voile, & à bien dire, vous portez la marotte en la tragedie qu'ils ioüent ſur le Theatre de la France. De quelle protection auiez vous beſoin, quand perſonne ne faiſoit ſemblant de vous aſſaillir? Mais qui leur auoit dõné ceſte charge,par deſſus voſtre ſouuerain? Auoit il beſoing d'eſtre contraint à voſtre defence, laquelle il a touſiours ſi volontairemẽt entrepriſe? Mais ne pouuez vous point eſtre defendus que par la voye de la guerre? N'auiez vous point eſſayé celle de la paix par quelques ennees? Et quel defaut y auiez vous trouué? N'eſtoit-il pas poſſible de viure en continuãt ces belles erres,ſans qu'on fiſt mourir tant de monde? Nous auons veu toute la France auant ces derniers troubles ſi bien pacifiee, que le diſcord des Religions n'empeſchoit nullement la concorde des vns & des autres:le commerce y eſtoit commun,les allees & les venuës libres en tous les endroits du Royaume: quel detriment vous en eſt il aduenu? En quoy eſtiez

vous troublez? Qui vous a molesté, ni en vos biens, ny en en vos personnes? N'auez vous pas ioüy des rentes Ecclesiastiques au beau meilleu de ses pretẽdus reformez? N'auez vous pas beu & mangé ensemble sans aucun outrage? Et qui s'est iamais plaint de ce contentement? Quant à ces reformez, lequel d'entr'eux a refusé durant ce temps là, l'obeissance que le subiet doit à son Prince? Qui l'a defraudé de ses droits Royaux? Qu'elle imposition de subsides ordinaires ont-ils reietté? Qui d'entr'eux n'a suiuy le cours accoustumé de la Iustice? Qui a conspiré contre l'Estat? Vous confesserez, Messieurs, qu'il n'est point venu faute de leur costé, & s'ils ont failli en l'obseruation de leur Religion, ça esté du consentement du Roy & de toutes les Cours souueraines de ce Royaume, du consentement, di-ie, iuré si solennellement, que son infraction semble rendre leur cause meilleure. Non pas que i'en attribue la coulpe au Roy: mais seulement à ceux qui l'õt par leur violance reduit à ceste extremité, de rompre sa parole pour rõpre leurs pernicieux desseins, & de se tourner vers ses rebelles, pour destourner sur innocence de ces paisibles, l'orage qu'ils auoient esmeu à l'encontre de luy. Ainsi ceux qui sont en peril de naufrage, abandonnent leur propre bien pour soulager le vaisseau, combien que ceste volonté contrainte, ne laisse point d'estre volonté, puis que

les premiers mouuemens ſont en celuy qui l'execute. Mais ie me deporteray d'entrer plus auant dans les conſiderations que le Roy peut auoir eu pour ſe contredire luy meſme, & diray neantmoins librement, qu'il ne fit iamais rien tant au deſauantage de ſon eſtat, dont il a des preuues fort euidentes, & Dieu ſe vueille contenter du paſſé retirant ſa main de deſſus ſon peuple, & nous laiſſant expirer de ſes oppreſſions. Et de fait vous ſçauez les peines qu'on a eu de l'y faire reſoudre quelque ſolicitation qu'en fiſſent les penſionnaires des Ligueurs aupres de ſa perſonne. Ce clair iugement voyoit la conſequence pernicieuſe de ceſte aſſociation: mais il manquoit d'appuy pour le ſouſtenir, veu que les principaux officiers de ſonConſeil, qui auoiẽt obligé biẽ auãt la foy à ſes prẽces, ne ceſſoiẽt de l'eſbrãler. Ie n'en ay pas touſiours eu telle opiniõ, & me ſuis longuemẽt fait à croire, qu'ẽ ceſte inconſtance cõſiſtoit la fermeté de nos affaires: mais ie ſuis cõtraĩt d'eſtre moy meſme volage par maniere de dire, & faire indiuorce auec la vanité pour eſprouuer la raiſon. Car puis q̃ le Roy ſçauoit tresbiẽ qu'il n'eſtoit queſtiõ q̃ de ſon eſtat, il ne deuoit faire difficulté d'appeller aupres de ſa perſonne, ceux qui y ont plus d'intereſt, cõme les Prĩces du ſãg, & leurs forces, pour le moins à l'extremité, ſuiuãt les offres qu'ils en firẽt. C'e ſtoit le moyẽ de faire reprouuer les inſolentes

procedures de ces brouillons, qui peſchent en voſtre eau trouble, & ſe ſeruent de nos confuſions pour leur eſtabliſſemẽt. Car le peuple eut aiſément iugé, qu'il n'y alloit à la verité que de l'Eſtat, puis que le Roy ſe fut eſtançõné des colõnes de l'Eſtat, ſans ſe laiſſer abatre au vent de la Religion, combien qu'vne partie de ſes Princes du ſang, n'en ayent point d'autre que la ſienne: & ceux qui en font profeſſion d'vn autre, ſont ſi affectionnez au ſeruice de la courõne, & particulierement au ſien, qu'ils n'euſſent nõ pl⁹ mãqué d'effet que de volonté. N'y auoit il pas plus d'apparẽce qu'il ſe deuſt rallier auec ceux cy, qu'auec les Ligueurs, c'eſt à dire, auec ſes amis pluſtoſt qu'auec ſes ennemis? auec les Frãçois, qu'auec les Lorrains? auec sõ propre ſang, qu'auec ces baſtards? auec les vrais officiers de la couronne, qu'auec ceux qui luy faiſoient de ſi mauuais offices. Les Romains ont touſiours appaiſé leurs querelles domeſtiques, pour s'accorder contre ceux qui les attaquoient, ſoit les Gaulois, ſoit les Toſcãs, ſoit les Carthaginois. Autãt en firẽt les Eſpagnols, quãd le Roy Frãçois premier leur embla le royaume de Nauarre, pẽdãt qu'ils ſe reuoltoiẽt cõtre l'Empereur Charles le quint. La deſcente de l'Anglois au Haure de Grace, en l'an 62. fut cauſe de la reunion des François pour l'en dechaſſer. Et quãd nous auons veu ces monſtres de Lorraine rauager noſtre patrie, il a fallu ſe ioindre à eux,

pour les aider à nous ruiner nous mesmes?
Qu'auõs nous fait de ceste anciennevertu Frãçoise, qui alloit combattre son ennemy iusques dans sa maison, au lieu que nous l'appellons maintenant, nous le receuons chez nous, nous le nourrissons, nous le flattons, & luy auons tant plus d'obligation, qu'il nous fait de mal? Ce peuple qui a iadis triomphé des Empereurs, des Solymãs, des Sarrazins, des Gots, desNormans, des Anglois, n'a peu soustenir vne poignee de Guisars, & ce sceptre releué sur vn million de trophées, s'est baissé deuant ces mutins, peu s'en faut qu'ils ne l'ayent foulé aux piedz. Tout l'honneur de vaillance & de courage, qu'en l'espace de douze cens annees noz predecesseurs auoyent acquis, & conserué, nous l'auons miserablemẽt perdu en vne heure, & ces lions qui ne redoutoient point les taureaux, se sont effrayez au simple chant d'vn coq. Ie cõpare nostre estat à ce rocher dont par le Pline, qui ne s'esbranle point quand on le pousse de tout le corps, mais seulement quand on le touche du doigt: ou bien plustost à ceste sorte de pierre, qui nage entiere sur l'eau, & brisee s'enfonce. Tout le monde par maniere de dire n'a peu faire crouler la France, & ces potirons la renuersent: nous auons tous ensemble nagé sur les flots d'vne infinité de guerres estrangeres, & nos diuisions nous plongent. Il semble que ce miserable royaume soit en sa

derniere vieilleſſe, & cõme ceſt ancien deuin iugea par le bruit des coſſons qui rongeoient les poultres, la ruine de la maiſon où il eſtoit, nous pouuons hardiment dire que noſtre cheute eſt prochaine, puis que ceſte vermine ne ceſſe de nous conſumer. Quoy donc? faudra-il que les François deuiennent eſtrangers les vns aux autres? Mais ſe peut il bien trouuer des ames ſi deſloyales, qui veillent abãdonner le vray tige de S. Loys pour embraſſer ces iniuſtes vſurpateurs de leur droit? Ceux qui sõt nos ſuperieurs legitimes, depuis 360. annees qu'il y a du regne de ce chef de leur race S. Loys, qui tire neantmoins ſon extraction depuis Merouée, à ceux que nous ne cognoiſsions point il y a 50. ans? Porterõs nous ſur nos eſpaules, & ſur nos boucliers, ceux que l'indignité & l'iniuſtice tiendroit touſiours collez contre terre? arracherõs nous ces beaux reiettons de la fleur de Lys qui nous reſtent pour enter en leur place ces arbriſſeaux ſauuages qui ne rapporterõt que des eſpines, comme ils ont commẽcé? Hé! qui peut ſouhaitter ceſt horrible changement? Car c'eſt la ſeule raiſon qui nous deuroit faire deteſter l'ambition de ces brouillons. Ils aſpirent à la couronne, mais ils n'y peuuẽt paruenir que par le meurtre, & le carnage d'vn milliõ de perſonnes: ceux qui les ſouſtiennẽt le plus, ſont taillez d'y ſuccõber les premiers: ceux qui s'imaginẽt d'obtenir les grandeurs par leur moyẽ, n'aurõt

peut eſtre pour toute recompenſe, que la perte de leur vie. Bref il faut cõbler les ſepulchres de charoignes pour cõbler leur ambition: les mõceaux de leurs partizans accablez, ſont les degrez dont ils eſchelleront le ciel. N'eſt ce pas pour auoir horreur de ces cruautez? Pour cracher au viſage de ces effrontez qui nous pipent noſtre liberté? Pour honorer ceux qui peuuent paiſiblement & ſans deſordre monter au ſommet de l'autorité que les loix du royaume & du merite leur ont acquis? Touchons hardiment la principalle corde de ce ieu, & puis que ces gens ici n'ont point hõte de faire, n'ayõs point honte de parler. Les Guyſars veulent enuahir ce royaume, aù preiudice de la maiſon de Bour bon, chacun le ſçait, & n'y a rien ſi commun en la bouche du peuple. Pourquoy? pource que le Roy de Nauarre qui eſt le plus proche, & Mõſieur le Prince de Condé ſont de la Religion Reformee, & par conſequent Heretiques. Ie ſuis marry que ie ne ſuis grand Docteur, pour m'eſclaircir du point de ceſte hereſie qui leur eſt ſi ſouuent reprochee: mais il me ſemble que les principales diſputes de ces Reformez, ne tendent qu'à faire plus valoir la ſimple parole de Dieu que les traditions des hommes. C'eſt là où ils nous rappellent, & croy qu'ils ont beaucoup de raiſon, & que nous ne ſommes pas aſſez couuerts du manteau de l'Egliſe, pour eſtimer que ce titre ſpecieux épeſche les erreurs en effet. Il n'y a riẽ de ſi aiſé à corrõpre, que les

mysteres de la Religion. Ie m'en rapporte à la famille de Noé, qui estoit si saintement instruite, & d'où neantmoins est procedee toute l'Idolatrie des Chaldéens, & consequemment de tout le reste du mõde, horsmis ceux que Dieu s'est reserué pour sõ peuple: mais encore ie m'ẽ rapporte à ce méme peuple. Y a il iamais eu rien de si fragile que ces miserables? D'où venoient ces 400. faux prophetes, contre vn seul Michée? Ces adorations aux lieux hauts? Ces superstitiõs execrables ausquelles ces libertins se desbordoient? Et n'a iamais esté autrement, que la verité n'aye eu sur le poinct de son iour les tenebres de Mensonge à l'opposite: & si ie m'osoy licentier de parler outre le vulgaire, c'est la verité qui produit necessairemẽt le mẽsonge, ne plus ne moins que la lumiere necessairement produit l'ombre. Voila pourquoy tout aussi tost que Iesus Christ s'est porté pour le fils de Dieu, on l'a tenu pour blasphemateur, & tout le discours de sa vie ne sembloit à ces aueugles, qu'vne farce pleine de risee: aussi tost que les Apostres ont presché la pure doctrine, le diable a semé ses impuretez. Voire nul ne les a plus chassez du tẽple de Dieu, que ceux qui se disoiẽt estre le tẽple. S. Pierre eut en teste Simon le Magicien: S. Iean eut Cerinthe, & consequemment l'Eglise à eu pour aduersaires diuers heretiques, cõme Ebion, Basilides, Marcion, Montanus, Carpocrates, Sabellique, & vne infinité d'autres, qui ont tous pour la plus

part tasché de renuerser le fondement de nostre salut Iesus Christ. Et non seulemẽt l'Eglise n'a iamais eu faute d'exercice contre ses ennemis: mais ie trouue qu'elle mesme s'est trouuee bien souuẽt outragee de ses domestiques. Nouatian Prestre ne vouloit point que les reuoltez fussent receuz à penitence, & occasiõna vn grand schisme en l'Eglise, auec l'aide de Nicostrate prestre de Carthage. Samosatene estoit Euesque d'Antioche, & renouuella les erreurs des Ebionites. Arrius estoit Prestre d'Alexãdrie, qui fut en son heresie assisté de plusieurs autres Euesques & des Empereurs, voire depuis, & lõguement de plusieurs nations. Or si en ces commencemens les trahisons de ceux qui sembloyent seruir Dieu, ont esté si grãdes, il n'y a point de doute que ce mal ne se soit tousiours glissé & entretenu dans l'Eglise. Et quand vous y aurez bien pensé, peut estre iugerez vous que vous n'estes point exẽps de quelques corruptions: mais ie me tay, de peur d'encourir voz censures. Toutefois ie suis marry que vous ne faites iamais vuider le proces que les Reformez vous en ont intenté, & qui est sur le bureau il y a lõg temps, & qu'il faille que nous croyons plus les vns que les autres, sans plus grand cognoissance de cause: & nous ne serions plus en peine de sçauoir si ces deux Princes sont Heretiques.
Neantmoins posons le cas qu'ils le soient (ce que ie presuppose difficilemẽt & sans preiudi-
ce

ce de leur replique) vous appartient-il, à vous ſouſtraire de leur obeiſſance? C'eſt choſe qui ne vint iamais en fantaſie aux Chreſtiens de la primitiue Egliſe, cõtre les Empereurs Ethniques, auſquels ils ſe ſouſmetoient en ce qui eſt de la magiſtrature Pollitique, combien qu'on n'eut ſceu voir plus grande difference de Religiõ. Se reuolterent-ils ſouz Conſtantin le grand, qui fauoriza à la fin Arrius? contre Licinus? contre Iulian l'Apoſtat, contre Valentinian, & contre tant d'autres qui les tyranniſoient en l'exercice de leur religion? Or le Roy de Nauarre eſt biẽ loing de nous faire le ſẽblable, car il n'eſt pas encore paruenu à ce que nous craignons: ainſi nous criõs mal à propos deuãt qu'on nous frappe. Non pas que la preuoiãce ne ſoit en effet de la prudence: mais pource qu'en vain ſe mesloit on de preuoir ce qui ne ſe peut ny doit euiter. De quelque façon que Dieu nous donne les Rois, il les faut ſouffrir: & n'y a loy n'y exẽple legitime au monde, qui nous enſeigne de faire autrement. En quoy il ſembleroit que les Reformez ſe cõportent mal, puis qu'ils prennent les armes cõtre leur Souuerain pour maintenir leur Religiõ. Mais outre ce qu'ils ſont iuſtemẽt fondez ſur la defenſiue ſouz l'authorité du magiſtrat, & qu'il n'y a riẽ ſi naturel que de repouſſer la violẽce, ils alleguẽt d'ailleurs d'autres raiſons perẽptoires, qu'ils nous ont fait entendre aſſez ſouuent, & ne tient qu'à noſtre diligence

que nous n'en soyõs suffisammẽt instruits. D'auantage la façon dont le Roy de Nauarre, & Mõseigneur le Prince vsent à l'endroit de nos Catholiques, vous en doit faire esperertout bõ traictemẽt, quãd nous en serions venusiusques là. Premieremẽt le Roy de Nauarre maintient de tout temps la Religion Catholique en son Royaume, qui est la BasseNauarre, à sçauoir, vne portiõ de toute la Nauarre, dont l'Espagnol luy detient iniustement le reste qui est dela les mõts Pyrenees. Ce que ie vo⁹ puis tesmoigner, cõme l'ayãt veu de mes propres yeux, m'y estãt trãsporté il y a deux ans par curiosité, pour sçauoir si ce qu'on m'auoit fait entẽdre au cõtraire estoit veritable. Bien est vray qu'en son païs souuerain deBearn, les affaires y sont autremẽt disposez: mais c'est d'autant qu'en son aduenemẽt il les trouua en ceste sorte, & si biẽ establis par l'espace de quelques annees du viuant de la feuë Royne de Nauarre sa mere, qu'il estoit difficile voire impossible d'y apporter du chãgement, qui est tousiours pernicieux quand le bien n'en est poiut apparẽt. Au reste sa maison est pleine de Gentilshommes Catholiques, qui sont à son seruice, iusques aux plus priuez & seignalez officiers, & n'a iamais fait difficulté de receuoir auec beaucoup de courtoisie ceux qui s'y sont presẽtez. Ce n'est pas signe qu'il en voulut vser d'autre sorte quand il paruiẽdroit à nostre estat, & ie ne me seruiray que d'vne raison

tiree de la verisimilitude, voire, si ie ne me trõpe, de la verité. Il n'y a point d'apparẽce que ce Prince se voyãt esleué sur ce throsne, iettast les yeux que sur le repos, apres tãt de trauaux qu'il a souffert, tant s'en faut qu'il recherchast les occasions de faire la guerre à ses suietz, l'affection desquels il aymeroit mieux captiuer q̃ les estrãger, de façon qu'il aura tousiours à gré quand son peuple se maintiendra dans sa Religion accoustumee, pourueu que le semblable luy soit aussi permis par l'insolence de ces esceruelez, qui ne cerchẽt qu'a troubler l'eau pour en bailler le blasme aux agneaux, & ne mãquer point d'vn pretexte de les deuorer. Il pourra tousiours considerer, que le party des Catholiques est tresbien appuyé, que si le sien a esté inuincible, l'autre ne sera pas moins, & par ainsi qu'il aura meilleur marché de le maintenir, que d'attirer sur son estat la malediction du peuple, & sur sa conscience la ruine d'iceluy. I'adiousteray que les autres de sa maison qui sont Catholiques y ayãt tant depart, il en sera plus soigneux en leur faueur. Mais quoy? nous debattons de la chappe à l'Euesque, cõme lon dit, & partageons mal à propos l'heritage d'vn viuant, qui suruiura peut estre à tous ceux qui disputẽt de ce qui aduiendra apres sa mort. Et semble que nous deuidions les trames de sa vie à nostre appetit: mais comme il n'estoit pas permis d'esmouuoir ceste question, il est permis de la re-

ſoudre, à fin d'oſter ces ſcrupules à ceux qui en apportent du preiudice au repos & au bien public. Et à la verité c'eſt ſe plaindre de teſte ſaine. Vous voyez de fait que les troupes du Roy de Nauarre ſont auiourd'huy meſlees des vns & des autres, & que la concorde regne parmy eux, au lieu que le moindre des leurs qui paroiſt entre nous, il le faut empriſõner, il le faut rançonner de tous ſes moyens, & finalement il luy faut faire porter le ſuppice de la mort qu'il n'a point merité. Ce ſont des mõſtres il les faut eſtouffer, & ſommes bien ſouuent contraints d'outrager nos propres amis, pour aſſouuir la rage de ſes ennemis de l'eſtat. Ie ſçay bien que les plus malicieux d'entre nous ont accouſtumé de brocarder ceſte facilité du Roy de Nauarre, cõme ſi c'eſtoiẽt les amorces dõt il nous veut attirer dans ſes filets: mais on ne ſçauroit iamais ſi bien faire que tout le monde le trouuaſt bon, il y a touſiours quelque choſe à redire, & faut que les fantaſies des hommes ſe genent pour leur plaiſir. Que ſeroit ce donc s'il ſe fut dez le commencemẽt rangé de noſtre party, abandõner ſa religion pour nous cõplaire? On euſt volontiers dit que c'eſtoit pour nous cõplaire, qu'il ſe deguiſoit à propos pour nous trõper, qu'il euſt eſté Catholique en exterieur & Reformé en ſa conſciẽce, qu'il n'auroit pas deſpouillé ſa vieille peau, qu'il ſẽtiroit encore le fagot, qu'il faudroit attendre ſa perſeuerãce

pour ſçauoir ſi l'on s'y deuroit point fier: bref le pauure Prince eut bien eſté loing de ſon cõpte. Et à la verité c'eſtoit le ſeul moyẽ de le desarçonner tout à plat: car les Reformez pretendus ne ſe fuſſent plus aſſeurez en luy, & euſſent ioüé leurs perſonnages à part: les Catholiques ne ſe fuſsẽt pas iettez entre ſes bras du premier coup, & peut eſtre point du tout. Et quãd les Chefs de la Ligue ſeront deuant leur confeſſeur ils diront qu'ils ſeroiẽt bien marris ſ'ils penſoient q̃ les Catholiques ſe deuſſent ranger de ſon coſté: & m'aſſeure qu'ils eſſayeroiẽt ſoudain d'ẽtrer en l'autre, cõme ils ont fait autresfois, à fin de faire vn fonds à leur ambitiõ. Tãt y a q̃ le Roy de Nauarre n'en pouuoit receuoir ny hõneur ny profit quelconques. Et partant ie ne trouue pas qu'il ſeroit bien conſeillé quand il ſ'y reſoudroit, pour ne perdre point le party qui luy eſt deſia aſſeuré, & pource que cela ne peut nullement empécher ceux qui n'affectiõnent que l'eſtat, de ſe ioindre à luy, cõme à fait nouuellement Monſeigneur le Conte de Soiſſons. Et puis de quel coſté qu'il puiſſe eſtre, la diſpoſition preſente de ſes affaires, luy fournira touſiours d'ennemis, il luy eſt plus ſeant d'eſtre conſtant en ce qu'il tient des ſon enfence, que ſ'enfonter legerement dans des nouueautez & pernicieuſes & incertaines. Ie diray bien d'aduantage que le moindre ne doit iamais faire la loy au ſuperieur, & ſauf la perſonne

du Roy, que ie tire hors de mon propos, il est plus raisonnable q̃ tous les François s'efforcẽt de se cõformer au Roy de Nauarre, q̃ luy de s'abaisser à leur discretiõ, & ployer à leurs violẽces: sa dignité & son courage à mon aduis, sont incõpatibles de ces ignominies qu'õ luy pourchasse, & de ces rigueurs qu'õ luy veut tenir. Il l'a tousiours mõstré, mais à present plus que iamais. Vous voyez la nouuelle benediction que Dieu luy a faite en nous baillãt entre ses mains & si ses forces estrãgeres se ioignẽt vne fois auec luy, sa prudẽce, sa valeur, sa dexterité nous chausserõt les esperõs de biẽ pres. Il est pourtãt tresnecessaire, que vous vous disposiez à preuenir les malheurs q̃ Dieu nous prepare en la rẽcõtre de ses armees, dõt le hazard ne peut estre que dõmageable au Roy. S'il obtient la victoire, sera tousiours auec vn horrible carnage de ses subiets, & s'il la perd, son estat est perdu, & peut estre n'aurõs nous pas apres tãt de faueur des vainqueurs cõme nous desirerions. Aduisez qu'il ne nous aduienne comme aux Tyriẽs, lesquels pour n'auoir voulu receuoir les honnestes compositions qu'Alexandre leur presentoit, furent en fin prins d'assaut, & cruellement traictez. Ou bien plustost deuancez ces Reformez en ce bel œuure de compassion, leur offrant l'vnion, & la concorde telle que vous l'auez euë par cy deuant ensemble : mais plustost suyuez en cela leurs brisees, veu que des

le commencement il n'ont crié ny desiré autre chose q̃ le chemin de se reioindre auec nous, à sçauoir vn Concile legitimement assemblé, où les points de vostre Religion fussent debattus par les Escritures, & non pas par les opinions, par la raison,& nõ pas par la furie,par les douceurs de l'amitié,&non pas par les amertumes de voz haines. Et n'alleguez point que c'est chose faite, comme ie disoy tantost: car le Concile de Nice, qui fut le premier Cõcile general depuis les Apostres, en l'espace de 300. ans ou enuiron, n'ẽpescha point qu'on n'en conuoquast d'autres selon les exigences du fait, cõme celuy de Constantinople, contre Macedonius Euesque de la mesme ville, qui nioit la diuinité du S. Esprit: celuy d'Ephese contre Pelagius, & Nestorius Euesque de Constantinople, qui nioiẽt la diuinité de Iesus Christ, celui de Chalcedoine contre Eutyches, prestre aussi de Constantinople, qui confondoit les deux natures en Iesuchrist: le second Concile de Constantinople contre Anthemius euesque du mesme lieu, qui nioit que la vierge Marie eut enfãté Iesuchrist, homme, & Dieu: & bref, tant d'autres generaux Cõciles qui ont esté tenuz à diuerses fois. Outre lesquels noz rois ont esté soigneux d'en conuoquer particulierement pour la France. Sous Pelagius premier, il s'ẽ tint deux à Paris, 7. ou 8. à Orleãs: deux à Tours, souz Paule premier, & de l'authorité de Pepin vn autre tou-

chant la S. Trinité cõtre les Grecs:souz Adriã premier, & de l'autorité de Charlemagne sept à Mayence, Reims, Tours, Chaalons, & Arles pour la reformation de l'estat de l'Eglise : sous gregoire 4. & de l'autorité de Loys le Debonnaire, vn à Aix la Chapelle, où la superfluité des gens d'Eglise fut defendue, dont ils se mutinerent, & furent cause de la maudite reuolte des enfans de Loys. Il s'y en est tenu d'autres souz Leon 9. à Reims, pour la reformation des Ecclesiastiques : mais depuis les Papes eurent plus d'authorité, & celle dee rois diminua, & par consequent les desordres furent plus tolerez en l'Eglise: & si ie ne me trompe, de la corruption des mœurs qu'vn chacun confesse, & que les historiens tesmoignent, il en pourra estre paruenu quelque partie à la doctrine, soit pour l'ãbitiõ, soit pour l'auarice des docteurs. Toutefois ie trouue encore, qu'Vrbain second vint en France luy mesme, pour tenir le Cõcile de Clermont en Auuergne. Paschal secõd pour tenir celuy de Troye, Innocent 4. pour tenir celuy de Lyon, Gregoire 10. pour vn autre que il en tint en la mesme ville: quant à Clement 5. il tenoit son siege en Auignon, & celebra le Concile vniuersel à Vienne en Dauphiné. Depuis Sigismond Empereur fit tenir celuy de Constance souz Iean 23. où il fut deposé. Celuy de Basle souz Eugene 4. où il fut aussi deposé. Celuy de Florence souz Amedee, ou Fœlix 5.

Apres tous lesquels il en fut tenu à Orleans vn par l'Eglise Gallicane contre le Pape Pie 2. qui vouloit abolir la Pragmatique function comme heresie, qui n'estoit que les resultats du Cócile de Basle, vn autre à Tours, contre le Pape Iules second, vn autre à Lyon, par le Roy Loys 12. & le dernier a esté celuy de Trente, duquel nous parlions tantost. Vous voyez donc, Messieurs, si les premiers conciles ont iamais serui de barrieres aux seconds, ny les seconds aux troisiesmes, & ainsi consecutiuement tant qu'il en a esté besoin. Il en prend de l'Eglise comme de nostre corps: quand nostre corps est mal dis posé, il faut apeller le medecin, quand l'Eglise se trouue mal, il faut recourir au concile, & y faire cósulter les remedes qui luy sont propres: mais comme ce n'est pas assez d'auoir ouy vne fois les raisons du medecin si lon ne continue quād l'indispositió se renouuellera, il faut tout de mesme à toutes occasiós rassembler ces souuerains medecins dont le concile doit estre cóposé, les ouir sans passion, imposer silence aux malades, prendre raison en payement, & se tenir en fin à leurs solides resolutions. Que si l'Eglise retombe, il faut rapeller ces aides pour la releuer, & ainsi tousiours sans intermission, ius ques à la fin du monde, que le chef de l'eglise tiendra son dernier cócile. Non pas que ie veil le donner ceste peine aux Euesques à tous propos, & à la moindre douleur que nous sentirōs

au bout du doigt: mais quand le mal eſt vniuerſel il faut cercher le remede de meſme. L'Egliſe Grecque, & la Latine ſe ſont aſſemblées 14. & 15. fois pour cõclurre vn accord enſemble. Et combien qu'il y aye eu de la difficulté, comme il en y a biẽ encore, ſi ne ſe ſont elles point denoncé la guerre. Il n'y a que ces Reformez qui ont beu toute l'iniuſtice, deboutez de ce ſouuerain remede de reuniõ par le moyẽ d'vn Concile, ie dy d'vn ſeul Concile, tant ſ'en faut qu'on leur en accorde pluſieurs quand il en ſeroit beſoin. Si vous n'appellez animoſité & iniuſtice ce refuz, de quel nom le baptiſerez vous? Ie n'euſſe iamais penſé qu'il y euſt eu tãt de raiſon en leur parti. Nous auons mieux aimé faire armer le Roy de Nauarre: il a meſme fallu le contraindre à toute force, pluſtoſt que nous forcer nouſmeſmes à condeſcendre à vne ſi equitable demãde. Enſeignez moy, vous a il dit, ſi ie ſuis ignorãt, & vous l'auez frappé: il vous a tendu l'oreille, & vous luy auez fermé voſtre bouche: il vous a demãdé le chemin du ciel, & vous luy auez bouché voz oreilles. Voſtre voix a eſté pareille à celle des Iduméens en la prinſe de Ieruſalem, & chacun vous a ouy bruire le ſac, le ſang, & le feu. De voz eſcholes, comme d'vn cheual de Troye, ſont ſoudainement ſorties ces armees, dont vous auez menaſſé ce pauure Prince, & les a eu preſque ſur le bras deuãt qu'il ſe ſoit deſengourdy pour les ſouſtenir.

C'eſt choſe de recente memoire, &chacun me eſt teſmoin de la verité, & tant plus ie la conſidere, tant plus ie le tiens bien fondé en la priſe des armes, voire rien ne fut iamais plus iuſte que ſa procedure. Il ſe deffend, mais aſſailli: il nous pourſuit, mais apres auoir bien reculé, il ſe reuanche, mais outragé: il apelle l'eſtranger, mais dechaſſé des ſiens. Et qui n'eſtimera ſa reſolution apres tant de patiẽce? On luy en veut, & qui luy reprochera la volonté qu'il a de ſe tenir ſur ſes gardes? on luy ſappe ſes honneurs, & ſes dignitez, & pourquoy ne les remparera-il point? O que ces querelles couſteront bien cher à la France. Il ſemble que toutes les forces du monde y viennent fondre de toutes parts pour nous confondre & diſſiper. Et combien que i'apprehente les domeſtiques, ie me crains toutefois plus des eſtrangers, ſur tout de ces Eſpagnols qui s'affriandent petit à petit des douceurs de noſtre patrie. Il y a long tẽps qu'il les enuient: & ne tiendra pas à la Ligue que leur enuie ne ſe contente. Car ces ennemis du repos de la France, où ils ne peuuent rien pretendre que par l'iniuſtice & la violẽce, ferõt touſiours bon marché de ce qui ſera en leur diſcretion pour le ietter à la bouche de ces Marranes ſouz eſperance d'en retenir touſiours la ſuperiorité. Mais ceſte natiõ eſt aſſez ruſee pour ſe ſeruir de ce moyen à ſon propre aduantage, & cõme elle n'a pas accouſtumé de ſeruir depuis quelques

années qu'elle a le vẽt en pouppe, il sera malaisé aux Frãçois d'eschapper leur dominatiõ s'ils n'y prennent garde de bonne heure. Et c'est ce que le Roy Philippe abbaye, c'est ce qui luy reste pour le comble de ses amples conquestes, c'est la fleur qui defaut à son bouquet: il l'a designée de l'œil des long temps, voicy le point qu'il y veut ietter la main pour s'en saisir. Et de fait la Frãce n'est pl⁹ qu'vne fourmiliere de personnes Espagnols, c'estadire, de traistres & perfides à la France: leurs coffres ne regorgent que les ducats d'Espagne, & ces poltrõs n'ont plus honte de vendre à beaux deniers contens la liberté de noz deuanciers ont acquise auec tant de peine, & si Dieu ne rompt les desseins de ces corrompuz, nous nous trouuerõs à la fin les Ienissaires de ce Turc, & les esclaues de ce Pirate. S'il estoit aisé de secouer le ioug aussi bien que de le prendre, ie souhaitteroy que ces beaux remueurs de mesnage experimẽtassẽt pour quelque temps la tyrannie de ces Busires, & i'espereroy de les voir bien tost recourir à leur franchise: mais il est besoin que nous nous gardiõs d'ẽ venir là, voire d'en faire la moindre ouuerture du monde: car ces renards mettront aisémẽt le pied où ils pourront toucher des ongles, & tout le corps où ils aurõt touché du pié. Et puis qu'vne partie de nous ploye souz le fardeau, i'espere que Dieu fortifiera tellement le Roy de Nauarre, & tous les Princes du sang, que ces af-

famez n'en perdrōt que l'attēte. Et ſi ces Prin-
ces cōtinuent leurs belles œuures, ie conſeille à
ces pernicieux cōſeillers de l'Eſtat, de plier ba-
gaige, & ſonner la retraitte de bonne heure, de
peur q̄ la nuit de nos cōmuns malheurs ne les
ſurprenne. Et quant à vous, Meſſieurs, ie vous
prie de rechef, aiez pitié de ce miſerable Roiau
me. Conſiderez cōbien il importe de tenir l'e-
ſtranger armé chez ſoy, repreſentez vous les
cris effroyables de tant de vefues, tant d'or-
phelins, tāt de famines deſolees par la guerre
ne meſurez pas le mal d'autruy par les aiſes de
voſtre vie, & ſouz ombre que les coups ne
vous touchent point, ne cuidez pas que ceux
de vos prochains ne vous doiuent eſmouuoir
à cōpaſſion, ſi vo⁹ auez iamais aymé ce Royau
me en ſa plus grande ſplendeur, helas! cheriſſez
ces petits rayons qui reſtēt encores: ſouſtenez
de toute voſtre puiſsāce les maſures de ce beau
baſtiment, ne permettez point que ces Eroſtra
tes s'anobliſſent de ſes cendres. Et tandis que
le Roy de Nauarre veille pour ſa conſeruation
gardez de vous endormir ſur vos miſeres, au
lieu d'ouurir ſoigneuſemēt les yeux aux moyēs
de nous faire tous repoſer dans les douceurs
d'vne paix. Autrement, Meſſieurs, n'atten-
dez que le iugement de Dieu ſur vos cœurs en-
durcis, & pour le feu de vos ſeditions que vous
auez allumé, le feu de cōdamnation qui ne s'e-
ſteint iamais, & pour auoir voulu diuiſer le Ta

bernacle du Seigneur, vn pareil ſupplice à celuy de Coré, Datan, & Abiron. Quant à moy ie me retire chez moy comme en vn port, d'où ie contemplcray voſtre naufrage, & ſi dans peu de temps ie ne vous voy diſpoſer à voſtre ſauueté, & que par vos induſtries ces guerres continuent, ie proteſte de me rendre à ces Princes pour couurir leur fortune iuſques à ce qu'ils ayẽt emporté le pris des trauaux que vous leur donnez, qui ſera vn repos couronné de cõtentemẽt, auec l'ayde de Dieu, lequel ie prie, Meſſieurs, vous inſpirer de ſa grace, & generalemẽt auoir pitié des afflictiõs de ſon Egliſe. Ie vous enuoye le Cantique que le Roy de Nauarre a chanté ſur ſa victoire, comme ie l'ay receu tout preſentement, par où vous verrez que ce Prince n'a iamais attendu ſon ſupport que d'enhaut. Et dequoy ſeruent donc les efforts des hommes?



CANTIQVE POVR LE Roy de Nauarre, ſur la ſignalée victoire qu'il a obtenu de l'armée de Monſieur de Ioyeuſe.

PVis que mes foibles mains au iour de ma victoire
N'eſtoyent rien que l'outil de tes puiſſantes mains:
Seigneur, ie veux qu'auſsi ma bouche pour le moins
Me ſerue à te chanter vn Triomphe de gloire.
Ces bataillons fonduz au feu de noz courages
Sans eſteindre iamays noz ardeurs tant ſoyt peu,
Monſtroyent que nous eſtions embraſez de ton feu
Et que la cire eſtoyt le ſupport de leurs rages.
Leur nombre deuant nous ne fut que de la poudre
Qui s'eſparpille en l'air au tourbillon d'vn vent.
Mais quoy? ton Ange auſsi qui leur vint au deuant
Souffloit ſur eux les vents & les feux de ta foudre.
Ainſi ceux qui dreſſoyent leur honneur de ma honte
Ie les vy renuerſez dedans leur deshonneur,
Ces fronts qu'on adoroit n'aguere en leur bon-heur
Ie les vy malheureux qu'on n'en tenoit plus conte.
Quand ie repenſe encor à ce miracle eſtrange
D'auoir preſque pluſtoſt vaincu que combatu,
Ie repenſe ſoudain, que toute ma vertu
Sans ta vertu, Seigneur, n'eſtoit que de la fange.
Mais ainſi qu'au Rocher l'orage ſe conſume,
Mon cœur en ce peril par ta force affermy
Souſtint ſans s'esbranler le flot de l'ennemy
Et tout ſoudain ce flot ſe rompit en eſcume.
Ces courages enflez du vent de l'eſperance
Creuerent à la fin d'abondance de vent,
Et ce mont de l'orgueil qu'ilz alloyent releuant
Hurta contre le Ciel & vint en decadence.

Ceſt œil ouuert au ſang, au meurtre & à l'outrage
Et d'outrage, & de meurtre, & de ſang fut couuert,
Et ce gozier iadis aux blaſphémes ouuert.
Eſtouffa du venin de ſa derniere rage.
Seigneur, mon cœur s'enflamme au brazier de la ioye
Quand de tes ennemis les braziers ſont eſteints,
Et qu'ayant bien tendu les rets de leurs deſſeins
Ils ſont en fin eux meſme & leur chaſſe & leur proye.
Ceux cy ſans cauſe en moy pourſuiuoyent ta Iuſtice,
Mais tu les as Seigneur iuſtement attrapez,
Les neudz de leurs cordages ont eſté tous coupez,
Et leur crime à la fin a trouué ſon ſupplice.
Ainſi pour bien vanger de pareilles iniures,
Il n'eſt que d'auoir Dieu touſiours de ſon coſté
N'entrez point en deffi de ſa fidelité
Il paye tout à coup l'attente & les vſures.
Le temps dont la longueur tant de bien nous aporte
Las! pour noſtre merite encor n'eſt que trop court
Et Dieu ne ſçauroyt eſtre à noz cris aſſez ſourd
Quand nous faiſons les ſourds s'il crie à noſtre porte.
Mais crie nonobſtant & me perce l'oreille,
A celle fin, Seigneur, que i'entende ta voix,
Et m'enſeignant touſiours le bien que ie te dois
Seigneur, fay le moy faire & me rens la pareille.
Fay qu'en meſmes dangers iamays ie ne m'eſtonne
Et puis que tes bontez ce bien m'ont auancé
Ne te contente point d'auoyr bien commencé.
Il faut que de la fin l'ouurage ſe couronne.

Fin.